

**Charles-Eric PETIT**

Monsieur le président mon chien, public chéri mon amour.

*L'auteur de ce texte tient à assurer que les expériences qu'il relate par moment sont absolument véridiques, qu'il s'est contraint à ne pas trop les romancer, et ce malgré les tentations légitimes qui incombent à son naturel hâbleur.*

Je me souviens :

*Cours de l'école primaire Notre Dame – Vierzon - 1987*

J'ai 9 ans, et comme tous mes camarades, je suis un indécrottable télévore.

Mon imaginaire sensible tourne davantage autour de la voiture de Starsky et Hutch ou des vaisseaux de la guerre des étoiles (vu à la télé ; et que nous partageons dans la cour de récréation) que d'un quelque autre objet culturel.

Molière est alors pour moi : un mythe aussi inconnu et lointain qu'Homère.

C'est pourtant un jour en étudiant en classe une scène de ce fameux "buste incarné", que mon copain François-Xavier et moi décidons (dans mon souvenir) de la monter pour le spectacle de fin d'année.

Ainsi mon premier rôle fut : Toinette, dans "*Le Malade Imaginaire*", devant un public de préau, habillé en "fraise" et "costume de médecin" fabriqués en carton et papier kraft par les dextres soins maternels (merci maman).

« Le poumon, le poumon, vous dis-je ! ».

Le soir même, je demandais à mes parents de m'inscrire dans un cour de théâtre et, quelques mois plus tard, j'eue une révélation en voyant une pièce de Labiche mise en scène par une compagnie locale dans un petit théâtre à Bourges.

J'abandonne alors mes rêve de cuisinier et décide soudainement de devenir comédien.

La suite découle de ce hasard.

(...)

Il y a quelques années (par un autre hasard), je croisai François-Xavier à Paris et j'appris qu'il travaillait aujourd'hui dans le commerce.

(...)

Je ne sais pas si François-Xavier va voir des pièces de théâtre.

Je ne sais pas s'il continue d'être un amateur d'art ; je ne sais pas si j'aurais continué à aimer l'art si (comme François-Xavier) je m'étais lancé dans le commerce et mon relatif sens cartésien me fait penser que non.

Ce que je sais, : c'est que je n'oublie pas la rencontre qui me conduit au théâtre. Que je n'oublierai jamais l'amateur que je fus avant de devenir le "professionnel" de cette pratique qui est finalement devenue mon propre mode de vie.

Ce que m'enseigne par exemple cette dite « pratique » est que : la responsabilité d'une œuvre est toujours partagée. Que la qualité d'une réception est tout aussi importante que la valeur de la proposition qu'elle émet.

Castoriadis avançait que : « le génie de Shakespeare est indissociable du génie du peuple élisabéthain ».

Essayons donc de poser le postulat suivant : « l'œuvre vivante n'existerait que par la synergie qu'elle crée entre ces partis ».

Il serait alors légitime de poser les deux questions suivantes :

Quelle est la valeur de l'émission d'un artiste contemporain ?  
Qu'en est-il de la qualité de réception du public d'aujourd'hui ?

.....

*Toinette. – Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'ai ?*

*Argan. – Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.*

*Toinette. – Ah ! ah ! ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.*

.....

Etant de "parti pris", je ne tenterai pas de répondre à la première question (à chacun ses querelles esthétiques ; elles sont des querelles de connaisseurs) ; mais je tâcherai d'aborder la deuxième – celle du public – de ma place – en tâchant également d'y inclure l'artiste dans sa posture et sa responsabilité – et tenterai, ce faisant, d'éviter les pièges, et les généralités, de la manière la plus sincère.

.....

*Argan. – Quatre-vingt-dix ?*

*Toinette. – Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.*

*Argan. – Par ma foi ! voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !*

.....

Sans doute, la qualité de réception du public contemporain est-elle à la hauteur de sa potentielle qualité d'émission qui (pour des raisons politiques que l'on devine) est en pleine crise. Bernard Stiegler parle à cet égard de : « *misère symbolique* », d'une carence qui aplatit les codes et ruine les sens, et qui provoquerait une sorte de « *débandade généralisée* », notamment orchestrée par les grandes puissances du marketing.

.....

*Toinette. – Que diantre faites-vous de ce bras-là ?*

*Argan. – Comment ?*

*Toinette. – Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.*

*Argan. – Et pourquoi ?*

.....

L'artiste ne peut, en ce sens, prendre en charge la médiocrité d'une société qui se déculture à vue d'œil, ni tenter d'imaginer rivaliser sur le même terrain que les puissances qui la délite.

.....

Toinette. – Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

.....

Il ne peut pour autant s'en exclure.

Il n'en aura bientôt plus le crédit matériel – ni même le loisir de cultiver le mythe romantique de l'artiste incompris par son temps... car au rythme où vont les choses, il est fortement à craindre que le Van Gogh d'aujourd'hui passe de la misère à l'oubli des esthètes de demain.

.....

Argan. – Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

.....

Et c'est l'enjeu et le privilège de ma génération désargentée, matériellement désenchantée, que de pouvoir agir en cette carence.

.....

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

.....

En définitive, nous ne pouvons que nous sentir concernés par la question des publics, du politique, comme de nous-même.

Et il faut s'armer d'une humilité démesurée pour comprendre où nous en sommes.

.....

Toinette . – Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut !

.....

Il faut considérer qu'il existe une foule de désirs esseulés qui cherchent la rencontre (l'expérience m'a fait rencontrer à plusieurs occasions un public assoiffé et plein d'une curiosité qu'un mensonge lui nie), que l'art est "recherche de vérité" et que le désir de participation est de la largeur du voile médiatique qui le couvre.

Alors comment "mettre en jeu" cette énergie démentielle, vive et véritable ?

Peut-être en essayant de nous attarder davantage sur cette gageure, et tenter effectivement de la "mettre en jeu" littéralement ...

Si nous prenons le postulat du théâtre comme "exercice démocratique", alors, ce qui se représente sur scène devrait (d'une façon ou d'une autre) être représentatif des spectateurs eux-mêmes (il ne s'agit que du simple principe étymologique du théâtre : *le lieu par où l'on voit* – ce que je vois me touche car je peux m'y reconnaître – et la distance qu'offre la représentation me permet de me positionner).

Dans une démocratie, quand les citoyens ne se reconnaissent pas, ils boudent les urnes, ce qui ampute le nerf démocratique même.

Alors pourquoi le théâtre échapperait-il à cette loi simple ?

.....

*Je vous ferez bien aller comme vous devez. Hoy, que ce pouls-là fait  
l'impertinent : je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre  
médecin ?*

.....

L'idée n'est pas de « *donner à manger* » au spectateur, ni de le conforter dans ses codes culturels (qu'il les valide pourvu qu'il paye sa place !). C'est même tout le contraire ! un spectateur peut être absent dans son fauteuil et je parle ici de "qualité de réception" plutôt que de "quantitatif". Castellucci avance que « le plateau est le cerveau du spectateur » - peu importe le degré de compréhension d'une œuvre, l'œuvre théâtrale ne peut exister qu'à partir du moment où elle y inclut le public dans sa cohérence globale – ce que Jacques Rancière appelle « *le partage du sensible* ».

En somme, peu importe les formes qui se servent au plateau, l'important serait toujours que l'artiste considère le public comme un véritable "participant".

.....

*Je participe.  
Tu participes.  
Il participe.  
Nous participons.  
Vous participez.  
Ils profitent !  
(Slogan de barricade - Mai 68)*

.....

L'exemple de Castellucci n'est pas anodin.

Le fonctionnement de la *Societa Raffaello Sanzio* est plus proche de celui de la troupe de Molière, que de beaucoup de metteurs en scène français d'aujourd'hui ; chez lui, la hiérarchie est réduite aux fonctions de chaque, et "chacun" œuvre à la synergie de l'œuvre, qui se bâtit de manière commune.

La forme "radicale" de son théâtre est soutenue par une organisation archaïque (mais néanmoins saine) qui propose une place active à chacun, y compris au public.

Le contexte culturel et politique de l'Italie joue bien sûr pour beaucoup dans cette organisation ; le fait est que la qualité de réception du public de ses spectacles y est grande, et que "le génie" que des personnes lui prête peut, sans aucun doute, être partagé dans le sens où l'entendait Castoriadis en évoquant Shakespeare.

(...)

Mais en posant les questions d'émissions et de réceptions, j'allais oublié celle (pourtant cruciale) de l'outil qui les garantit.

Les outils qui permettent les rendez-vous de l'artiste et du public (et ceux qui les possèdent) ont assurément aussi leur part de responsabilité dans "la dégradation de la qualité de réception" du public d'aujourd'hui.

Et si les artistes ne prennent pas toujours la mesure du problème, beaucoup des outils institutionnels se sont eux aussi coupés des spectateurs par leur politique même.

.....

*Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une  
grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.*

.....

La pire déviance étant, à mon sens, la politique d'infantilisation des publics sous couvert "d'accompagnement pédagogique" :

Je croisai, un jour, un programmeur à la sortie d'un de mes spectacle, qui me tint ce discours suivant : « Comme homme de théâtre, j'apprécie vraiment votre proposition... mais comme programmeur, je ne suis pas sûr que mon public puisse suivre. Et je dois avant tout penser à mon public » ; notez bien l'usage du possessif et examinons de nouveau la phrase : « je dois penser à mon public »...

.....

*Beralde. – Voici un médecin vraiment qui paraît fort habile.*

.....

Il aurait pu s'agir en effet d'une habile esquivé, une "dérobade" qui lui aurait permis d'éviter de donner son véritable avis sur le spectacle (une langue de bois taillée en mode "empalement")... malheureusement la vérité était bien pire ! Il était évident que "le bougre" croyait en son énormité ! – qu'il semblait s'être auto-missionné d'une sorte de "responsabilité morale" (dictée par un quelconque ordre supérieur), envers un public qu'il imaginait "le sien", et dont il dictait la réception.

.....

*Argan. – Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.*

*Toinette. – Le poumon.*

*Argan. – J'ai quelquefois des maux de cœur.*

*Toinette. – Le poumon.*

.....

J'aurais voulu lui répondre : « Et bien, moi, mon public, il est meilleur que le tien ! Il a plus de capteurs sensoriels et de neurones que le tien, mon public ! Mon public il est moins con que le tien, pendarde ! et puis d'abord : c'est celui qui dit qui est ! » mais je préférerais rejoindre les autres – le public du moment – et partager avec lui "l'après spectacle" qu'en règle générale, ses retours enrichissent "pour de vrai".

.....

*Argan. – Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.*

*Toinette. – Le poumon, le poumon, vous dis-je !*

.....

Le meilleur moyen pour travailler à la qualité de réception d'un spectateur est (à mon sens) : lui favoriser la rencontre avec l'artiste pour qu'ils puissent construire l'œuvre ensemble – de laisser le moins d'interface entre les deux – en somme : de s'effacer (c'est un travail qui n'est pas sans rappeler celui d'une certaine conception de "la mise en scène" ; voilà peut-être pourquoi : les questions esthétiques et de publics sont-elles ainsi liées – que les questions politiques et esthétiques s'interfèrent).

Car il suffit de considérer que le public existe – de s'en inquiéter comme amateur et non comme élève – de le croire intelligent – de se rappeler qu'à 9 ans, il aurait pu faire ce choix qui l'aurait guidé à notre place, nous à la sienne...

Je ne suis pas ici en train de brandir une sorte d'altruisme de cuisine.

On sait simplement qu'un spectateur déçu ne viendra pas deux fois le vérifier (il est tellement facile de se passer d'art vivant)... Oserais-je parler ici de "simple bon sens" ?

Les "familles de théâtre" dérivent de plus en plus vers des oligarchies déguisées, en exact miroir de nos sociétés même. Il est d'ailleurs à noter à ce sujet : que ce sont les "petits frères" des metteurs en scène d'antan qui dirigent les théâtres aujourd'hui, que leurs dévoiements esthétiques correspond bien souvent au modèle du culte qui fut voué à leurs ego.

Le mourant est loin d'être imaginaire, et il devient plus qu'urgent de procéder à un "rééquilibrage médical interne". A l'heure où le pouvoir supérieur propose de le guérir à coup de purges et de saignées, il faut en finir avec nos politiques de suicide – s'attacher aux soins de nos organes vitaux.

Pour re-donner sa place au "public d'art vivant", il s'agit de le considérer comme "acteur social pensant", et de lui laisser prendre cette place qu'il mérite.

Opposer une tentative démocratique à l'oligarchie dominante.

Car, c'est là que réside la véritable altérité, et c'est assurément une des plus grandes forces de l'art vivant.

Si je l'assène, c'est que la question m'est chère dans ma pratique artistique.

(...)

Reste aussi à entretenir les forces de désirs – en favoriser leurs accès.

Que le public soit de plus en plus "consommateur" est une réalité, mais il ne l'est pas davantage que nous le sommes (ou pourrions l'être) nous-même.

Nous vivons dans le même monde, partageons les mêmes angoisses, « rien de ce qui est humain ne m'est étranger », disait ce

dramaturge qui fut esclave... croire en la démocratie dans ce domaine (en appliquer les moyens – surtout : s'appliquer à la redéfinir) est peut-être la meilleure chance de préserver notre art.

Car l'autre voie n'est pas souhaitable : elle consiste à agir sur les pulsions des spectateurs, plutôt que sur leurs désirs, de les astreindre (par les moyens que l'on connaît) à venir consommer du produit – prendre leur livre de chair.

Les artistes possèdent une grande responsabilité dans cette entreprise de réhabilitation du public dans l'œuvre.

Mais la sortie de crise ne peut pas venir des artistes seuls...

Il nous faut urgemment faire renaître un désir politique du "milieu" vers sa circonférence – équilibrer les pouvoirs.

Et ce n'est pas François-Xavier, ni Molière, qui me contrediront.

.....

*Sganarelle. – Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent.*

*(Don Juan - Acte III, sc1)*

.....

**Charles-Eric PETIT (01/11/2008)**